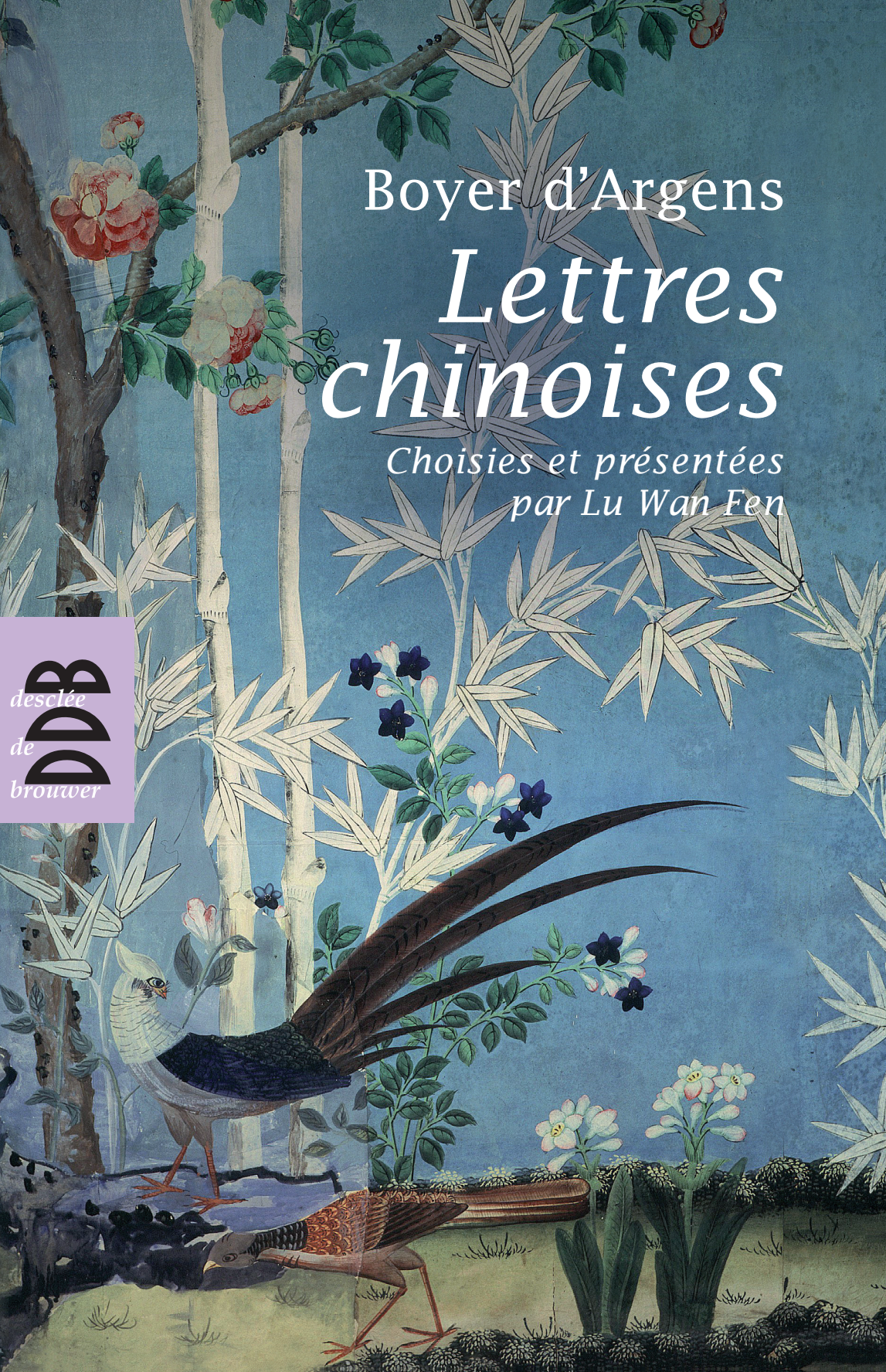


The background of the cover is a traditional Chinese painting. It depicts a garden scene with several bamboo stalks, some with large red and yellow flowers. In the foreground, two birds are shown: a large, dark-colored bird with long, flowing tail feathers, and a smaller, brown and orange bird. The background is a solid blue color.

Boyer d'Argens *Lettres chinoises*

*Choisies et présentées
par Lu Wan Fen*

desclée
de
brouwer

Lettres chinoises

Marquis de Boyer d'Argens

Lettres chinoises

Choisies et présentées par Lu Wan Fen

Avec la collaboration de Jean-Yves Calvez, s.j.

Desclée de Brouwer

Introduction

Les *Lettres persanes* de Montesquieu, très connues du lecteur français, ont imposé, pour celui-ci, un procédé, cher aux philosophes du XVIII^e siècle, qui consiste, disait Roger Caillois, « à se feindre étranger à la société où l'on vit » pour mieux la critiquer. Montesquieu conte ainsi les surprises de deux Persans visitant l'Europe, spécialement la France. Ici, nous présentons un choix des *Lettres chinoises* de d'Argens (1704-1771), analogues par plus d'un trait, dans le même XVIII^e siècle. Avec une différence notable cependant, à savoir que l'auteur met en valeur la civilisation même de ses voyageurs, chinois, en s'appuyant sur l'information diffusée en Europe par les jésuites alors établis en Chine. On ne peut donc manquer de se demander : Quelle est la Chine des *Lettres chinoises* ? Et quelle est l'authenticité de cette Chine ?

D'Argens avant les *Lettres chinoises*

Le 24 juin 1704 naissait à Aix-en-Provence Jean-Baptiste de Boyer, fils aîné de Pierre-Jean de Boyer, marquis d'Argens, seigneur d'Éguilles et de Joyeuse-Garde, et d'Angélique. À la veille de la Révolution, il est issu d'une impressionnante lignée de noblesse de robe : cinq générations de membres du Parlement, et une génération à la chambre des comptes d'Aix. La famille de Boyer (ou Bouyer, selon la prononciation provençale), s'était fait connaître depuis longtemps, au moins depuis Guilhaume de Boyer, nommé podestat de Nice en 1341.

Elle était rattachée à la vieille noblesse catholique. « Famille honnête, ancienne, dans le parlement de Provence¹. » N'empêche que Jean-Baptiste de Boyer publiera, jeune, nombre de pamphlets contre le christianisme, voire la religion tout court. Il se retirera, par précaution semble-t-il, en Hollande, de plus en plus marqué par le milieu protestant de ce pays, assez particulièrement par son éditeur Prosper Marchand. En 1735-1737, il publiera, dans cette atmosphère, sous le titre plus général de *Correspondance philosophiques*, les *Lettres juives*, annonciatrices, peut-on dire, des *Lettres chinoises*. Au temps certes des *Lettres chinoises* (1739-1740), il est à Berlin, où il a été appelé par le roi Frédéric II de Prusse dont il devint le chambellan : il s'est libéré alors, semble-t-il, de son esprit polémique antireligieux et de ses rancunes personnelles. Il expose plutôt, de manière convaincue, tout un projet moral et politique positif, constructif. Et il s'appuie sur l'exemple de la Chine.

Mais revenons, en premier lieu, à son éducation provençale. Très probablement, il fait ses premières études chez les oratoriens². Dans une lettre adressée à d'Argens, Marchand l'accuse d'avoir des préjugés envers le rigorisme des jansénistes. Il pense que son attitude est due à « un effet du fouet que lui a peut-être fait donner en classe le régent de l'Oratoire ». Mais, en même temps, il témoigne d'une grande connaissance de la pédagogie des jésuites. Il faut retenir que sa famille a entretenu des relations suivies avec ceux-ci. Son père nommé procureur général du parlement d'Aix en 1717 a passé pour un homme proche d'eux. Son frère cadet, lui, sera leur défenseur lors de la suppression de cet ordre religieux dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.

Et tout au long de sa vie intellectuelle, Jean-Baptiste de Boyer se signalera par son attachement à la pédagogie et à la rhétorique

1. *Mémoires du président d'Éguilles sur le parlement d'Aix et les jésuites*, publiés par Auguste CARAYON, Paris, 1867.

2. *Correspondance entre Prosper Marchand et d'Argens*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1984, lettre XXXIV.

humaniste des jésuites : il n'est point surprenant de le voir défendre leurs qualités morales, en son âge mûr, au moment où il exprime avec autonomie sa pensée critique, morale et politique à l'occasion de la cinquième édition des *Lettres chinoises* en 1756. Ses réflexions sur les qualités morale, littéraire et pédagogique des jésuites par rapport aux jansénistes sont révélatrices :

« J'ai parlé très fortement contre les disputes des jésuites et des jansénistes. J'ai peint les premiers comme dangereux, par leur ambition et par leur politique, et les autres par leur faux zèle ; mais j'ai cru que le bien public demandait que j'agisse ainsi. [...] Mais] toutes les fois qu'il s'agira d'un jésuite en particulier, je suis prêt à souscrire qu'il a des mœurs pures, des connaissances, de la politesse, de la douceur dans le caractère, de la compassion pour les défauts attachés à l'humanité. Ces trois dernières vertus manquent ordinairement au janséniste. Chez lui il n'y a que des mœurs rigides, et des connaissances. Avec un pareil caractère on nuit souvent au bien public³. »

L'emprise de sa première formation se révèle en tout cas dans sa conception de la littérature, du goût artistique, d'une part, et dans une position politique et morale illustrée par une grande exigence d'impartialité, d'autre part. L'ensemble de son écriture est profondément marqué par un procédé intellectuel témoignant de l'emprise des Latins, desquels il a appris « l'enchaînement rigoureux des propositions, l'exacte détermination des liaisons logiques, le souci de la démonstration, de l'argumentation, de l'exposition, l'art de déterminer, de choisir, d'ordonner leurs ouvrages pour être clairs⁴ ».

Son goût esthétique, d'autre part, ne transparait pas seulement dans un ouvrage théorique qu'il consacrera à des réflexions sur ce

3. Préface des *Lettres chinoises*, édition de l'année 1756.

4. François de DAINVILLE, *L'éducation des jésuites (XVII^e-XVIII^e siècle)*, Paris, Minuit, 1978, p. 205.

goût et sur la peinture. Toute sa sensibilité littéraire et philosophique traduit un grand goût du visuel, profondément influencé par sa passion pour la peinture. Celle-ci a occupé aussi une grande place dans sa formation intellectuelle. On peut parler, chez lui, d'un sensualisme esthétique, à bonne distance d'un matérialisme résolu, sans nuance : le sensualisme de d'Argens est plutôt caractérisé par le prix incommensurable qu'il attache au sensible. Le sensible est, pour lui, le gage de l'humanité et celui de l'esprit humain. Mais le sensible est également à ses yeux la reconnaissance de la raison.

Il importait d'insister sur cette formation, liée, à l'origine, à un héritage familial. Le goût, issu de sa première éducation, marquera le style de l'ensemble de son œuvre. En même temps, cette exigence contribuera à une observation rigoureuse de la nouvelle science, qui marquera sa pensée philosophique, mais aussi le fera glisser vers le libertinage intellectuel, rigueur intrinsèque d'une philosophie foncièrement matérialiste.

Un autre point qui témoigne de l'ouverture de l'esprit dans laquelle d'Argens a vécu son jeune âge est ce qu'il nous dit de la vie des juifs dans ses *Mémoires*. Dans le voisinage de Marseille, où les nécessités du commerce avec le bassin oriental de la Méditerranée donnaient aux juifs un rôle essentiel d'intermédiaires, il y a des raisons sociales précises à un trait qui sera général à l'époque classique dans la noblesse provençale : la famille de d'Argens est étroitement liée par des liens de parenté à de grandes familles juives de la région. Cette sensibilité à la culture judaïque marquera la méthode historique de d'Argens. Dans de nombreuses œuvres (les *Mémoires du marquis d'Argens*, les *Lettres juives*, les *Lettres chinoises*), il ne cesse de témoigner de l'attention à la tradition historique et culturelle des juifs en Europe – comme d'ailleurs en Chine. Face, il est vrai, à l'historiographie de la Chine, l'auteur des *Lettres juives* et des *Lettres chinoises* utilisera l'historiographie biblique comme la garante et la preuve d'une histoire universelle fondée, non sur l'idée d'origine ou d'originel, mais sur le témoignage historique de l'Écriture.

Très probablement, les *Mémoires du marquis d'Argens* sont sa première publication. Dans cet ouvrage, il met en scène sa jeunesse (plus précisément sa vie avant son exil en Hollande). Le récit rapporte son voyage à Constantinople, ses discussions avec un philosophe juif, ses aventures avec la comédienne Sylvie. Certes, ce récit autobiographique reflète la mode de l'écriture romanesque présentée sous forme de mémoires⁵. Mais, en même temps, il révèle une revendication personnelle de l'écrivain face à la République des lettres qu'il rejoindra peu après avec la publication de la *Correspondance philosophique*, d'abord celle des *Lettres juives*.

D'Argens ne pensait sans doute guère à s'exiler en Hollande avant la publication de ces *Mémoires*. Il y pensa après, sans doute après la rencontre, dont il parle, du « célèbre Francisco Lopez de Liz, juif portugais qui a des richesses immenses⁶ ». Et il est bientôt publié par des éditeurs hollandais, Prosper Marchand spécialement. Les *Lettres juives* font suite en 1737 aux *Mémoires*, en même temps qu'il publie aussi toute une série de romans. Mais ce sont les *Lettres juives* qui lui assurent le succès. Par elles, dans le Refuge protestant hollandais, il est devenu un journaliste et un polémiste renommé. Héritier de l'esprit baylien, il formule ses premières idées philosophiques avec la publication de la *Philosophie du bon sens*, en même temps qu'il témoigne de son esprit critique en matière d'histoire : les *Mémoires secrets de la République des lettres* justifient l'ambition intellectuelle d'un historien de l'esprit humain. Toutefois, avec la publication des *Lettres juives* c'est autre chose : il s'engage dans une vive polémique contre les fanatiques. Une répulsion profonde pour les calomnies

5. La forme des mémoires n'est sans doute pas clairement distincte de la forme historique ou, plus précisément, à cette époque, on ne fait pas grande différence entre les « mémoires de... » et les « mémoires pour... » ! Les mémoires ne sont pas nécessairement autobiographiques, mais sont seulement le récit d'événements dont un individu donné est le héros.

6. « Lettre sur les Hollandais », ajoutée à la fin des *Mémoires du marquis d'Argens*.

et la haine l'habite. Il est affecté aussi par l'ingratitude des libraires. Une extrême inquiétude le hante en dépit du succès des *Lettres juives*. Il était souvent terrifié par les poursuites de ses ennemis – ce qui occasionne ses nombreux déménagements. En quatre années (1735-1739), il ne déménagera pas moins de huit fois : La Haye – Amsterdam – Utrecht – Maarssen – Louvreon – Amsterdam – Utrecht – Maestricht.

Dans sa *Correspondance philosophique*, ouverte en 1737 avec les *Lettres juives*, d'Argens ne critique pas seulement la théologie. Il tourne en dérision la morale ecclésiastique et il met souvent tous les théologiens, des Pères médiévaux aux prédicateurs de son temps, « dans le même sac ». Il a aussi du talent pour inventer et répéter, de manière originale, mille aventures de moines romancées⁷. Et l'éditeur Marchand, son ami, ne cesse de l'inciter à transformer les *Lettres juives* en un véritable champ de bataille de vengeance personnelle.

« J'ai pensé, lui écrit Marchand, que touchant ces fadaïses qu'on a débitées contre vous, vous ne seriez point mal de mettre à la tête de quelqu'un de vos petits romans où vous mettez votre nom, une tirade touchant l'impertinence de vos ennemis, qui sont assez sots de vous reprocher des choses manifestement contradictoires⁸. »

En même temps, cependant, au fur à mesure que d'Argens avance dans la rédaction de la *Correspondance philosophique*, il éprouve un élan de plus en plus grand pour la vraie création littéraire. Dire le vrai devient la principale vocation du journaliste qu'il est : dire le vrai, c'est être capable de toucher la sensibilité de tous les lecteurs. La force de l'écrivain réside dans sa volonté de se mettre entièrement à la place de ceux-ci et dans sa capacité à

7. *Lettres juives*, t. I, lettre XVI, p. 175-176.

8. *Correspondance entre Prosper Marchand et le marquis d'Argens*, lettre de Marchand à d'Argens, lettre XXXIV.

piquer leur curiosité. Des mœurs à la religion, de la politique à la justice, tout doit être observé et décrit. Les écrits de d'Argens mettent de plus en plus en question les fondements des institutions politiques et sociales. Cet élan moralisateur le conduit à entreprendre simultanément de nombreux traités philosophiques et des romans satiriques consacrés à l'étude de l'esprit humain.

Voltaire, avec qui il entretient une correspondance assez suivie au moment de la rédaction des *Lettres juives*, apparaît comme l'exemple à suivre et à défendre. Ses *Lettres anglaises* sont un modèle à imiter. Une partie importante des *Lettres juives* reprend d'ailleurs l'éloge de la civilisation anglaise des *Lettres philosophiques*⁹ à laquelle d'Argens joint les documents de Hollande. Le projet de la *Correspondance philosophique* est tout entier marqué par la thèse des *Lettres anglaises* où Voltaire réduit la religion au « pur déisme » accommodé à la morale du Christ et la libère de l'intervention politique de l'Église.

Voltaire a aussi livré à d'Argens de précieux conseils sur le genre épistolaire. Celui-ci évite l'ennui du fait de la brièveté et, surtout, d'une grande liberté dans l'emploi des styles et du traitement des sujets qui lui donnent le charme bigarré de l'essai montaignien. Dans quelques réflexions sur les *Lettres persanes*, Montesquieu avait d'ailleurs aussi souligné les avantages de la forme épistolaire : « Rien n'a plu d'avantage dans les *Lettres persanes*, que d'y trouver sans y penser, une espèce de roman. On en voit le commencement, le progrès et la fin¹⁰. » La forme épistolaire peut appeler et justifier des digressions, la liberté du ton de la conversation peut amener la variété des thèmes sans que l'on perde le fil du récit. « L'auteur s'est donné l'avantage de pouvoir joindre de la philosophie, de la

9. Voir « L'Angleterre des *Lettres juives* » de Christiane MERVAUD in *Le marquis d'Argens*, Actes du colloque international de 1988, Centre aixois d'études et de recherches sur le XVIII^e siècle, éd. par Jean-Louis VISSIÈRE, Aix-en-Provence, Publications de l'université de Provence, 1990. p. 146-147.

10. MONTESQUIEU, *Lettres persanes*, éd. par Jacques ROGER, Paris, Garnier Flammarion, 1964, p. 21.

politique et de la morale à un roman, et de lier le tout par une chaîne secrète et en quelque façon, inconnue¹¹. »

Il faut remarquer encore, à propos des *Lettres juives*, le regard négatif que porte alors sur les jésuites celui qui en avait tant reçu dans sa jeunesse à Aix-en-Provence, et qui les retrouvera aussi favorablement dans ses *Lettres chinoises*. C'est que l'anticléricisme de d'Argens reste proche de tout ce qui est présenté dans la production intellectuelle du Refuge, peu après la révocation de l'édit de Nantes, et dont l'intérêt essentiel tient à son orientation vers l'apologétique et la polémique confessionnelle avec le catholicisme. La critique de d'Argens s'adresse directement à l'approche de l'histoire et de la philosophie chez les jésuites :

« Nous avons, repartit le Jésuite [cité par d'Argens], entièrement banni de nos collèges tous les écrits des philosophes modernes. Nous insinuons à nos écoliers, que les Descartes, les Locke et les Gassendi, n'ont été que des génies médiocres, et qui ne doivent leur réputation qu'à l'amour de la nouveauté. Nous traitons même ces auteurs comme des gens, ou suspects ou convaincus d'hérésie; et il n'est aucun de nos Régents de philosophie, qui dans ses cahiers, ne répandent contre eux plusieurs invectives¹². »

Les *Mémoires de Trévoux* critiquaient d'ailleurs sévèrement les *Lettres juives* et traitaient leur auteur de « déiste », « libertin » et « hérétique ». L'anti-jésuitisme des *Lettres juives* était né en réalité de l'intervention de Prosper Marchand. Dans leur correspondance, Marchand reprochait à d'Argens d'avoir ménagé les jésuites !

D'Argens est en réalité sceptique : d'une pensée sceptique à la fois critique et positiviste. Une telle pensée comporte le dénigrement de tout ce qui est de l'ordre de la métaphysique sans nier, pourtant, la possibilité d'une dimension existentielle au-delà

11. *Ibid.*

12. *Lettres juives*, t. VII, lettre CXCI.

du matériel. Une lecture attentive des réflexions de d'Argens sur la spiritualité de l'âme de Platon à Descartes permet de comprendre la position matérialiste de cette pensée sceptique : l'exigence critique, ainsi que l'exigence du vrai, coexistent avec l'effort de maintien de la tradition historique qui fait naître et perdurer une civilisation.

L'alliance entre la pensée religieuse des Huguenots et le scepticisme des libertins érudits s'inscrit ainsi, chez d'Argens, dans le courant sceptique du XVII^e siècle, reflétant l'influence de Montaigne et de Charron. En même temps, on peut parler de stratégie polémique de l'écrivain utilisant la nouvelle « science » pour ruiner l'héritage de la philosophie aristotélicienne. La critique sceptique de d'Argens est une méthode de détermination critique des limites et de la valeur de la raison humaine. Grâce à cela, une méthodologie scientifique spécifique à la pensée humaine et morale se précise, se distinguant de la science naturelle.

Dans ses *Mémoires secrets de la République des lettres*, l'explication mécaniste du monde est donc présentée comme une étape nécessaire du progrès scientifique accompli par l'étude de la physique et de la géométrie, mais la lucidité intellectuelle de d'Argens réside dans son attitude sceptique à l'égard de cette explication mécanique même. Comme Pascal, il détermine la certitude scientifique par l'évidence géométrique, mais ce qui est de l'ordre de la foi et de la morale repose sur l'autorité du libre arbitre. Aussi, lorsqu'il examine les études de physique menées par s'Gravesande, d'Argens lui reproche d'avoir négligé la dimension morale de l'étude scientifique, c'est-à-dire la nécessité de faire appel à l'immortalité et à la spiritualité de l'âme. L'explication du monde physique élaborée par d'Argens est ainsi mécaniste, mais elle est réduite à la perception imaginaire de l'être pensant et à l'ordre du divertissement : sa pensée philosophique tend en même temps à démontrer la spécificité d'une pensée morale et humaine séparée des raisonnements scientifiques. C'est dans ce contexte, et peut-on dire à ce tournant, que se produit chez d'Argens le passage

à une écriture littéraire toute différente, avec la rédaction de ses *Lettres chinoises*, capables de le rendre encore plus célèbre que ne l'avaient fait les *Lettres juives*.

La rédaction des *Lettres chinoises*

La nouvelle écriture, caractéristique des *Lettres chinoises*, s'appuiera sur l'idée du « raisonnable », différant profondément du style polémique des *Lettres juives* et du tour satirique des *Lettres cabalistiques* qui leur avaient immédiatement fait suite. La publication des *Lettres chinoises* coïncide d'ailleurs avec l'avènement d'une nouvelle phase de la vie de l'auteur – celle qui s'annonce avec le séjour à Berlin. La rédaction des *Lettres chinoises* reflète sa vie à la cour et ses liens avec le roi Frédéric II dont il est devenu le chambellan.

L'ouvrage est composé de lettres échangées entre plusieurs lettrés chinois qui se sont initiés aux langues classiques, à l'histoire, à la culture de l'Europe. Ils parlent le français avec précision et élégance. Par l'intermédiaire de ces figures fictives, le marquis d'Argens va présenter en réalité une série de lettres philosophiques, écrites sous forme de journal de voyage. Sur le plan thématique aussi les choses ont changé, les *Lettres chinoises* ne font plus partie de la littérature anticléricale ou antireligieuse. Leur publication n'est d'ailleurs plus sous la direction de Prosper Marchand. Elles ne reflètent plus, à la différence des *Lettres juives* et des *Lettres cabalistiques*, les réflexions critiques et philosophiques du milieu huguenot hollandais établi depuis Pierre Bayle.

Très probablement, d'Argens commence à rédiger les *Lettres chinoises* juste après avoir quitté la Hollande. À la différence des préfaces des *Lettres juives* qui étaient la plupart du temps remaniées par son ami Prosper Marchand, les préfaces des *Lettres chinoises* révèlent une prise de distance par rapport à ce que les savants protestants pouvaient dire à propos des religions chinoises. D'Argens mentionne seulement le jugement de La Croze sur

l'athéisme des Chinois. Il est vrai que l'auteur des *Lettres chinoises* continue à exploiter des éléments historiques fournis par des ouvrages savants huguenots comme ceux de Bernard Picart ou les réflexions de Bayle, Arnauld et Pierre Nicole sur l'athéisme des Chinois. Et il est vrai également que les *Lettres chinoises* reflètent les débats théologiques déclenchés dans la querelle des rites chinois. La préface que l'auteur dédie à Confucius montre l'importance de cette figure dans les débats théologiques du temps. Mais d'Argens sait distinguer un confucianisme « antique », qui n'a pas encore été remanié par l'aspect religieux et spéculatif du confucianisme élaboré sous la dynastie des Han, c'est-à-dire à partir du premier siècle. Il souligne la différence entre le confucianisme du temps des Song et la morale confucéenne de l'Antiquité. Les lettrés chinois du marquis d'Argens sont également sensibles à la dimension métaphysique de la philosophie néo-confucéenne. Ils ne cessent de s'interroger sur le sens de mots comme *taiji* (太极). Et, à plusieurs reprises, d'Argens compare le système de la métaphysique néoconfucéenne à la philosophie d'Aristote, et même à toute la tradition philosophique occidentale depuis Platon. Les questions portant sur la création du monde et sur le monde éternel et increé tiennent une place importante dans la *Philosophie du bon sens*, dans les *Mémoires secrets de la République des lettres*, mais, surtout, dans les *Lettres chinoises*.

Les réflexions de d'Argens et la comparaison qu'il a faite entre la pensée chinoise et la philosophie grecque s'appuient, en réalité, sur des références précises – notamment sur les écrits des pères jésuites comme Matteo Ricci, Du Halde, Trigault, touchant les religions et la société chinoises. Dans la préface de l'année 1739, l'auteur des *Lettres chinoises* indique clairement le rôle que les missionnaires catholiques, et notamment les jésuites, jouent dans leur rédaction.

« Il faut regarder mes Chinois comme des hommes éclairés. Ce sont des lettrés, amis des missionnaires et des jésuites, non en